# CES LÈVRES QUI REMUENT

*CATHERINE LÉPRONT*

# CES LÈVRES QUI REMUENT

roman

*ÉDITIONS DU SEUIL*
*27, rue Jacob, Paris VI^e^*

Ce livre est édité par René de Ceccatty.

ISBN 2-02-078773-3

© ÉDITIONS DU SEUIL, AOÛT 2005

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*à la mémoire de ma sœur Mizou*
*au docteur Marie-Hélène Lemaire*

Personne ne nous demande si nous sommes d'accord ou non. Nous ne nous souvenons même pas de quelle manière nous nous sommes retrouvés ici. Nous voyageons, c'est tout. Il ne nous reste rien d'autre […] Il reste la chose la plus compliquée de la vie. Être dans le train sans être son passager, conclut Khan.

Pelevine, *La Flèche jaune*

# Première partie

# 1. La vie, autrefois

Autrefois je vivais.

Il y avait le monde que j'arpentais, une modeste géographie, il est vrai, je n'avais jamais franchi que la frontière des Pyrénées, et la franchissais encore avec une appréhension inchangée depuis l'enfance, alors qu'elle avait cessé d'être une frontière, avec une peur irrépressible qui se manifestait déjà devant des valises à faire, ainsi que dans les gares et les aéroports quand j'y conduisais ou y allais chercher Samuel ou l'un de ses collègues archéologues, ou l'un de mes frères – Fred le plus souvent, quand il rentrait de tournée – ou papa, ou encore ma sœur, Louise, de retour de ses missions humanitaires.

Il y avait le monde que je fréquentais, famille, amis, collègues, voisins et connaissances, et tout cela se situait encore dans une temporalité prudente – quant aux jours à venir, je n'y faisais que des projections timides et, lorsque je disais Ces derniers temps, il s'agissait des deux ou trois dernières années. S'il me venait spontanément un souvenir plus ancien, quelque image d'une précision extrême et remontant à des décennies, j'attendais paresseusement sa dissipation sans chercher à comprendre la cause de son irruption et moins encore à en approfondir le champ et à en élargir le cadre. Je n'avais guère de goût pour les réminiscences ni ne leur accordais de crédit particulier. Lorsque plusieurs personnes remuaient en ma présence leur mémoire commune et qu'entraient en conflit des versions contradictoires d'un même fait, c'est l'image du compost qui s'accumule derrière la

grange, aux Bruyères, qui me venait à l'esprit : terrain gluant, tiède et mouvant, lieu d'une imprévisible et puante décomposition végétale, grouillant de minuscules insectes, crustacés terrestres et invertébrés, sorte de tambouille de sorcière où ont des chances égales de pousser, tant l'anarchie préside à tout autre principe de vie, des orties vigoureuses ou de répugnants champignons et, pleins de vitalité, des roses trémières ou des pois de senteur dont les graines auront miraculeusement survécu à l'infâme ragoût dans lequel elles auront été jetées, avec les herbes, les tiges et les fleurs fanées, les branches et les feuilles mortes, à titre de déchets.

Il y avait aussi cet autre monde que j'arpentais, une vaste géographie cette fois, une géographie littéraire, et ces multiples personnages que je fréquentais par le biais de mes lectures, de préférence des romans étrangers que jusqu'à sa mort Romain me fournissait en abondance, et que je m'étais mise à m'offrir en abondance depuis qu'il ne venait plus rituellement me rejoindre chez Kim Lien place Maubert, qu'il ne posait plus à côté de ma chaise son sac de livres en me disant Tu feras le tri, il y a pas mal de merde là-dedans. Ces frontières-là, en revanche, je les franchissais avec allégresse, sans éprouver la moindre appréhension ni avoir besoin de faire des valises, sans visa ni papier d'identité, sans être fouillée, et je passais d'un roman polonais à un autre en langue hindi aussi facilement que si l'Europe de l'Est était immédiatement mitoyenne de l'Inde – tant il est vrai que ce ne sont pas des frontières telles qu'on les connaît, barbelés tachés de sang et qui en réclament toujours, objet de convoitise, lieu d'accumulation de réfugiés, ce sont ici des passerelles plutôt que des murs érigés entre les hommes. Je me délectais tout autant alors que les mémoires soient remuées, mémoire d'auteur, mémoire de l'humanité jusqu'à des temps reculés, ceux de l'Inquisition, ou de l'Empire ottoman et de la République de Venise, de l'Inde anglaise, ceux de l'ancien Empire austro-hongrois, que sais-je ?, et Louise a toujours prétendu que j'étais plus attentive à ces fictions, à

ces terres étrangères, à ces époques révolues que je l'aurais jamais été à mes lieux familiers, à mes proches et à notre propre histoire, mais je crois qu'elle se trompait. Je crois que je n'étais pas différemment présente (ou absente selon elle, plus probablement absorbée) dans mon univers réel et dans celui, fictif, des autres, pour la bonne raison que je ne me suis jamais approprié quelque univers que ce soit ni, dans l'autre sens, n'ai éprouvé ce qui est décrit comme un sentiment d'appartenance, à une famille ou à un terroir, à un milieu, à un peuple et à un pays, à une époque, et moins encore à une religion. Louise m'a toujours reproché mon air de n'y être pas tout à fait. Partout où tu es, avec qui que tu sois, tu as toujours l'air de ne faire que passer, me disait-elle avec une moue chagrine.

C'est ainsi que je vivais, pourtant.

Admettons que c'était en passant, donc, par le monde, réel ou fictif, actuel ou ancien, intime ou étranger, et que le monde passait par moi, lui déposant en moi plus de sédiments que je lui laisserais jamais de ma personne, il faut être honnête, mais l'existence allait ainsi, la sienne comme la mienne, au gré de cet échange inégal, et se serait poursuivie de la même manière si Louise ne m'avait priée avant de partir de tout lui raconter par le menu et n'avait non seulement réitéré sa demande dans sa lettre – Toutes choses dans le détail sans rien oublier –, mais également exigé que je relève mes manches et plonge mes mains et bras nus jusqu'au coude dans ma – dans notre – mémoire.

Je vivais et c'était bien ainsi.

Ma mère disait que je n'étais pas du genre à me poser des questions.

Dans ses moments de cruauté, elle ajoutait que ça valait mieux, de toute façon, parce que, me serais-je creusé la tête, je n'aurais pas trouvé de réponse.

# 2. La chambre de l'archéologue

Quand il m'a fallu tenter de ravir au monde comme à moi-même ce qu'il ne m'était pas venu à l'idée de nous arracher, personne ne m'ayant auparavant chargée de rendre compte ni de l'état des choses ni de mes faits et gestes ou de mes impressions, quand j'ai dû non pas seulement empêcher tous les souvenirs intempestifs de s'évanouir aussi sûrement qu'une image de rêve, mais activement fouiller le tas de compost pour les en extraire, et faire radicalement la part entre ce que je vivais et ce que je lisais, comme si je lisais dans je ne sais quel état semi-comateux, dès ce moment-là, j'ai cessé de vivre.

Deux jours auparavant, je vivais encore, et il en a été de même après le coup de téléphone de Jean-Marie Clerc, pourtant ce crétin a failli me faire mourir. Il m'a appelée aux Archives, il m'a demandé si j'étais Liliane W. En écorchant le nom de Samuel, comme tout le monde. Oui. Mais ça ne lui a pas suffi. Vous êtes bien la sœur de Louise ? Oui. Puis il s'est présenté, Jean-Marie Clerc, et il y a eu un moment de silence parce que ce nom ne me disait rien. Alors il m'a rappelé qu'il avait déjà travaillé avec Louise, au Zaïre, en 1996, dans les camps de Tingi-Tingi et d'Amissi dont il était le logisticien, vous ne vous en souvenez pas ? J'ai dit que si, bien sûr, pardon, alors que je n'avais pas le moindre souvenir d'avoir

entendu prononcer ce nom, et il ne me donnait toujours pas la raison de cet appel, je commençais à perdre pied. Il a continué en me parlant de lui, disant qu'il était logisticien pour la campagne de vaccination dans les camps de réfugiés tchétchènes en Ingouchie, mais que sa mission était terminée, qu'il rentrait à l'instant, le fait est qu'il était essoufflé, peut-être n'avait-il pas même posé sa valise, mais je pensais qu'il tournait autour du pot, qu'il n'osait pas encore m'annoncer une catastrophe, je me suis représenté Louise successivement en proie à la dysenterie ou au typhus, à une forme gravissimo-rarissime et irréversible de maladie caucasienne, amputée d'une jambe, puis j'ai changé d'option pour l'imaginer enlevée par des soldats russes avinés qui auraient fait une incursion par-delà la frontière, ou par des rebelles fondamentalistes tchétchènes, ou par des indépendantistes modérés, ou par les trois forces, alliées par-delà les guerres extérieures et les querelles intestines par un intérêt provisoirement commun (négocier le prix de la restitution de Louise), vue d'ici, la situation là-bas est incompréhensible, et Louise n'avait donné depuis qu'elle était en Ingouchie qu'un coup de téléphone, un de ces laconiques appels dont elle a le secret, Voilà, je suis bien arrivée, et vous comment ça va ? Je vous aime, mes petits amis, je vous embrasse. Depuis, il avait pu se passer n'importe quelle catastrophe.

C'est au moment où l'un des ravisseurs de Louise lui appuyait son couteau sur la carotide que Clerc m'a dit que tout allait bien et que Louise lui avait confié du courrier.

Triple con, ai-je pensé, tu n'aurais pas pu commencer par là.

En réalité, il avait dû me faire languir trois ou quatre dizaines de secondes, mais avec la peur panique le cerveau change de régime, il fonctionne sur le mode onirisme, les pensées vont à mille et un tours / seconde, à la vitesse des images de cauchemar, et, à mesure que je grimpais à l'échelle de la catastrophe, Louise dégringolait celle du temps, elle rajeunissait, elle rajeunissait.

Au moment où j'ai repris mes esprits, elle avait de nouveau dix ans.

Un rendez-vous a été pris pour le lendemain matin au Village Basque avec Jean-Marie Clerc, grand maître ès suspense devant l'Éternel, il a raccroché et moi aussi, j'ai rejoint ma place dans la salle de lecture, à la disposition du public et derrière mon ordinateur, abrutie par son ronronnement. J'étais chargée d'informatiser les archives, c'est Candolle qui me l'avait demandé. Il m'appelait Dobel'iou. C'est le W, initiale du nom de Samuel, qu'il n'a jamais réussi à prononcer et que Clerc avait écorché. Avec ta patience d'ange, Dobel'iou, m'avait dit Candolle, c'est toi qui informatiseras les archives.

Le vocabulaire moderne est tout bonnement abominable, informatiser, optimiser, positiver, et autres faisabilité ou jouabilité, et jusqu'à la SNCF qui disponibilise des TGV supplémentaires les jours de grand départ.

Geneviève m'a lancé un regard inquiet, interrogateur, la main levée je lui ai signifié que tout allait bien, et tout allait bien, effectivement, il y avait simplement cette petite bizarrerie, cette image qui avait affleuré et demeurait :

Louise avait dix ans. Elle se tenait sur le seuil de la chambre d'amis de l'appartement que nous avions à l'époque, Samuel et moi, on l'appelait la chambre de l'archéologue, parce que Samuel ramenait souvent de mission un collègue étranger qui faisait escale à Paris et que nous hébergions, ou bien il laissait les clés à l'un d'eux que je retrouvais dans l'appartement à mon retour de la fac ou des éditions Massillon où je travaillais à l'époque, et plus tard en rentrant des Archives. Et ce n'était pas comme toutes les fois où Louise s'y était installée pour une ou deux nuits ou une semaine, mais en cet instant précis où j'avais eu la certitude que la chambre de l'archéologue serait désormais la chambre de Louise, et l'impression que la pièce était à ce point inadéquate qu'on aurait dit un anachronisme, une erreur de script, quelque

cafouillage comique dans un studio de cinéma, Qui est-ce qui m'a foutu un décor pareil ? En même temps m'avait envahie le sentiment que je ne pouvais faire part à quiconque de cette certitude et de cette impression, personne ne m'aurait crue ce jour-là. Ni Louise, bien sûr, ni Samuel, ni même papa qui m'avait alors confié sa fille juste le temps de s'organiser, avait-il prétendu. Il ne s'était toujours pas organisé quand l'ancienne chambre de l'archéologue, entièrement repeinte et remeublée, a pris quelques mois plus tard un aspect de chambre-de-Louise, ni quand nous avons déménagé dans les deux ans qui ont suivi dans un appartement où les deux chambres, de Louise et de l'archéologue, étaient de nouveau distinctes. Bien plus tard, quand la chambre de Louise a servi tantôt de deuxième chambre d'archéologue tantôt de chambre de Jules, le fils de Louise, et que la chambre de l'archéologue a été parfois occupée par Mathilde, la fille de Louise, et par dieu sait combien d'autres visiteurs de passage, y compris papa lui-même, et très souvent par mon frère cadet Fred, papa ne s'était toujours pas organisé, et il ne s'était sans doute pas même aperçu que j'avais fini d'élever ma petite sœur, et moins encore qu'il avait fait de moi, ce jour-là, à cet instant précis qui correspond à l'image de Louise à dix ans au seuil de la chambre de l'archéologue, la mère de substitution de ma sœur, ni qu'il avait planté en moi, à jamais, le germe de l'inquiétude.

Mais je n'avais pas encore lu la lettre de Louise, la vie suivait son cours normal, et ce souvenir s'est dissipé comme par le passé. Sans doute cet instantané – dans l'encadrement de la porte et sur le fond d'une chambre absolument inadaptée à la circonstance, la silhouette de l'enfant désemparée, n'osant ni entrer ni reculer, et se cramponnant à sa valise – m'est-il resté plus longtemps que d'ordinaire à l'esprit, comme s'il s'était inscrit sur l'écran de l'ordinateur, curieu-

sement superposé aux intitulés et cotes des dossiers que je traitais, sans doute ai-je dû attendre quelques secondes de plus que l'image se délite, toujours est-il que j'ai attendu, et patiemment comme d'habitude, et que, comme d'habitude, je suis restée lisse et sans curiosité, et sans donner prise aux tourments de la mémoire.

# 3. Le logisticien

Hier encore, le monde et moi, nous avons vaqué jusqu'au soir à nos petites occupations. Je suis arrivée beaucoup plus tôt que d'habitude au Village Basque, il faisait encore nuit, on n'était pas passés à l'heure d'hiver.

C'était jour de marché, et tous les étals n'étaient pas encore installés, les plus camelots des marchands n'avaient pas commencé de haranguer le chaland, En avant, en avant, mesdames, dans la scarole ! Ugartomendia, le patron, m'a demandé Qu'est-ce qui t'amène de si bonne heure ?, une question qu'il ne me posait évidemment pas les autres jours. Les clients n'étaient pas les mêmes, ils étaient plus rares, m'a-t-il semblé, et ne s'attardaient pas à lire *Le Parisien* ni à bavarder, ils étaient à la fois ensommeillés et pressés. J'ai trouvé au Village Basque un charme singulier, sans doute parce qu'il était à demi désert, ou bien à cause de cette atmosphère où la dolence rêveuse le disputait à la hâte, ou parce que, le Village Basque n'étant pas tout à fait tel qu'il était plus tard dans la matinée, je m'y suis sentie très légèrement étrangère et que cela m'a mise d'une humeur un peu frivole de touriste, et aussi parce que ce qui m'y amenait à cette heure, comme je l'ai expliqué au Basque, c'était la lettre de Louise, mais il n'y avait rien là de bouleversant : c'était le marché de la place Maubert tel que je l'avais toujours connu le jeudi, c'était bien le Village Basque, et moi-même je traversais l'un et m'accoudais au zinc de l'autre, en attendant Clerc, tout juste un peu plus tôt que je ne le faisais ponctuelle-

ment environ deux cent trente jours par an depuis vingt-trois ans.

Si j'avais vécu dans l'oisiveté et l'ennui, je n'aurais rien trouvé d'extraordinaire à cette situation. Et même si, vivant dans l'oisiveté et l'ennui, j'avais parié qu'un changement d'habitude m'en sortirait momentanément, en provoquant quelque surprise, du moins quelque étonnement, comme ma belle-sœur Éva décide soudain de changer de quartier où dépenser l'argent de mon frère Jérémie, ou de médecin, ou de club ou de méthode de remise en forme, ou de thérapeute, même en ce cas j'aurais, comme Éva chaque fois, éprouvé plus qu'une déception profonde, un véritable dépit, peut-être le sentiment d'avoir été flouée – c'est l'impression qu'elle donnait lorsqu'elle racontait sa mésaventure (le récit fait lui aussi partie du programme de *désennuyage*, disait ma vieille amie Gi, qui prétendait ensuite que c'était pour avoir quelque chose à raconter plus qu'à faire qu'Éva se livrait à ces expériences décisives) : Éva avait souvent ce commentaire Je me suis fait avoir, sans préciser par qui, ou bien On m'a roulée dans la farine, sans préciser l'identité du *on* en question, me suis-je rappelée en attendant Clerc.

Ah ! Parce que la voilà encore partie ! a dit Ugartomendia, mais mollement, il était lui aussi encore un peu ensommeillé, et les tribulations de Louise avaient de toute façon fini de l'étonner, elles ne l'intéressaient jamais que parce qu'elles lui étaient un prétexte pour dresser un bilan de l'endroit du monde où Louise se trouvait et, à parts égales, pour entièrement restructurer cette région et pour donner toutes les bonnes raisons que nous aurions de nous décourager d'y intervenir. Ugar, comme on le nommait, n'était pas un foudre de guerre, il usait de précautions oratoires, il disait Selon moi, ou Ça n'engage que moi, attention ! ou Ça vaut ce que ça vaut, mais c'est mon opinion, et, s'il invoquait la manie africaine ou afghane des guerres ethniques ou tribales,

ou le système des castes en Inde, et qu'il en concluait Ça n'est même pas la peine d'essayer, il rappelait à qui voulait l'entendre, et parfois en menaçant du poing Môssieur Raymond, le voisin coiffeur pied-noir nostalgique de l'Algérie française, un habitué comme moi de la tranche horaire huit heures-huit heures trente, que le découpage colonial et la colonisation et le redécoupage de la décolonisation avaient causé de véritables désastres.

Il m'a demandé Et où ça, cette fois ? en passant de la main droite un coup de torchon sur le coin de comptoir qu'il venait de débarrasser, et je n'ai eu que le temps de lui répondre Ingouchie, tandis que le torchon échouait sur son épaule gauche après lui avoir fugitivement barré le thorax comme une écharpe de maire et qu'il hochait la tête avec un air catastrophé, car Clerc est entré à ce moment-là.

J'ai eu également le temps d'entendre Voit Double, le garçon, déclamer *Il est dur de vivre dans une ville étrangère, plus dur d'être séparé d'un être cher* – Voit Double, à tout propos, cite les poètes –, mais pas celui de lui demander le nom du poète cité, De qui, cette fois ?, comme il m'appartenait rituellement de le faire, c'était le jeu.

Je ne peux pas dire que j'ai reconnu Jean-Marie Clerc, parce que, selon moi, je ne l'avais jamais vu. Pourtant j'ai eu l'immédiate certitude que c'était lui. Il n'était pas rasé, mais l'effet était étudié. Il en allait de même pour sa tenue. Coiffé d'une sorte de chapeau de brousse mou et imperméable, jean et veste de toile grossière, pull de laine visiblement prurigineuse, il s'était déguisé en baroudeur humanitaire, et cela lui convenait à peu près aussi bien qu'une combinaison de plongée à Raffarin.

Tandis que lui a prétendu m'avoir reconnue non seulement à cause de la ressemblance avec ma sœur (alors qu'il est difficile de faire plus dissemblables que Louise et moi), mais parce que, selon lui, nous nous étions rencontrés à un dîner chez des gens dont j'avais alors oublié le nom – de

nouveau perdu aujourd'hui, sans doute à tout jamais. En cherchant les yeux en l'air, comme si la date de ce dîner était inscrite au plafond refait à neuf du Village Basque, il s'est rappelé que c'était en avril ou mai 98, Louise revenait de Mwanza, a-t-il dit, si bien que la chose était probable, le printemps de cette année-là ne faisait déjà plus partie de ces derniers temps, il était déjà entré dans ma zone d'amnésie, et je savais qu'aucune image de ces soirées, où me traînaient Louise ou ma vieille amie Gi sous le prétexte que je m'ennuyais quand Samuel était sur un chantier de fouilles ou à un colloque ici ou là de par le monde, ne m'a jamais surprise par quelque assaut intempestif dans le temps présent, déjà très encombré. En face de Clerc avec lequel, délaissant mon zinc, je m'étais attablée, j'ai eu beau le solliciter, le souvenir est resté enfoui. Toutefois le côté faiseur du personnage ne m'interdisait pas de le soupçonner d'avoir préparé une entrée en matière mondaine, tout droit sortie d'un traité de bonnes manières, Est-ce que nous ne nous serions pas déjà croisés chez les Untel, par hasard ?, assorti du Oh ! Comme vous ressemblez à… destiné à flatter – Louise était d'une beauté flamboyante –, et d'avoir totalement inventé cette prétendue rencontre.

Il avait toujours la main posée sur la grande enveloppe commerciale dont le contenu m'avait l'air assez volumineux, mais il semblait bien décidé à ne me la céder qu'après m'avoir accablée de son bavardage. Il en avait déjà terminé avec la question de son rôle, indispensable, de logisticien, parfois d'administrateur coordonnateur, quoique moins médiatisé que celui des médecins, comme Louise, par exemple, et il avait depuis longtemps abordé le sujet Louise, dont il me rebattait les oreilles, Louise ceci, Louise cela, comme si je ne la connaissais pas, quand je me suis demandé pourquoi diable il venait me remettre ce courrier en main propre, il aurait pu me le poster ou le laisser à la lente et dolente au demeurant charmante Adèle de Health for Humanity, HFH, une association concurrente de MSF ou Médecins du

Monde, et de bien d'autres, chaque association naissant des luttes intestines survenues à l'intérieur de la précédente, toutes se livrant entre elles à de sévères empoignades avant de s'engager dans des guerres extérieures, et Adèle m'aurait débité de sa voix monocorde, qui ne marque pas l'interrogation, Y-a-du-courrier-pour-vous-qu'est-ce-que-j'fais-vous-passez-ou-j'vous-l'envoie.

Comme je n'avais pas encore lu la lettre de Louise, et que donc je vivais encore, j'ai mentalement commencé à rédiger ma réponse, je me suis vue déjà installée dans la chambre de l'archéologue ou dans l'ancienne chambre de Louise écrivant à ma sœur-fille d'adoption, Paris, jeudi 17 oct. 02, My little, il fallait vraiment que ce soit toi pour que j'accepte de prendre mon café-croissant au Village Basque avec un couillon pareil, que j'avais du mal à me représenter, avant-hier encore, dans ton camp de réfugiés tchétchènes, et les autres années partout où il m'a dit être allé, et avec toi à Tingi-Tingi, au temps du déluge. Mais peut-être, après tout, ne le connais-tu pas tel que je l'ai vu, ébouriffant son duvet de jeune coq et accumulant les vantardises (il a eu telle et telle idées géniales, il a des notions dans toutes les langues, il connaît le Nord-Caucase comme l'Afrique, et l'Afrique comme sa poche, il est arrivé juste à temps pour…). Peut-être, en situation, là-bas, est-il un autre, et remarquable de modestie, d'efficacité et de générosité, ou plutôt est-ce à son retour qu'il est un autre, et pour cette raison que, chaque année, il repart, parce qu'il ne se supporterait qu'à temps partiel dans sa peau d'administrateur de société plutôt ramenard, va savoir…

Puis je me suis dit qu'il n'était sans doute pas nécessaire, pour travailler dans tous ces dispensaires ou hôpitaux de fortune, camps de réfugiés, bidonvilles, ou lieux de catastrophe naturelle ou d'épidémies, d'intimer silence à ses petites ambitions, petits défauts, grosses ambitions, gros défauts, que Clerc y était tel qu'en lui-même, comme Louise, telle qu'en elle-même : splendide et colérique. Mais j'ai également pensé, et toujours en scrutant le visage de Clerc qui ne cessait

de parler, à cette autre possibilité, malheureusement : on en aurait vu d'autres se servir des causes humanitaires pour leur gloire personnelle, pavoiser en quelque sorte un pied posé sur le ventre, effroyablement creux et plissé comme celui d'un vieillard, d'un enfant affamé.

C'est alors que m'a frappée la ressemblance de Clerc avec Douste-Blazy et avec notre archiviste en chef Xavier Pollet, imagine-t-on Douste ou Pollet œuvrant au fin fond du Guangxi ou dans les *bolbones* du Honduras ? me suis-je demandé, quand tout à coup, car le prénom de ma sœur ne cessait de ponctuer comme un son de cloche insistant, appel ou alerte, l'intarissable murmure du logisticien, j'ai eu le soupçon que notre héros avait le béguin pour Louise et que, s'il était venu en personne et si tôt le matin alors même qu'il reprenait le travail dès le lendemain et aurait pu profiter de la journée pour se reposer, ai-je cru comprendre, c'était pour me faire part de ce béguin, rechercher ma complicité ou mon assentiment, ou peut-être pour vérifier, d'abord auprès de moi, qu'il n'y avait pas de tare dans la famille – et il ferait ensuite le tour de papa, des oncles et tantes et neveux paternels, examinerait la branche maternelle, s'enquerrait de l'état de santé de Marthe, la demi-tante comme nous l'appelions, de Louise, du mien et de celui de nos trois frères.

Il a du boulot, me suis-je dit, tout en m'imaginant Louise d'un côté être excédée par sa cour, de l'autre utiliser cyniquement son chevalier servant du jour comme messager, il fera bien le petit Savoyard, peut-être était-ce même dans sa lettre, Telle Julie de Lespinasse envoyant son malheureux amoureux d'Alembert lui poster ses lettres d'amour au jeune et bel Espagnol tuberculeux marquis de Mora et plus tard au comte de Guibert, aurait donc écrit Louise, j'en ai profité pour demander à Clerc de…

Excusez-moi, il faut que j'y aille, ai-je menti, quand les habitués de ma tranche horaire ont commencé d'arriver, sans laisser le loisir au soupirant présumé de Louise de se

déclarer s'il en avait eu l'intention ou de me demander s'il y avait des maladies héréditaires dans la famille pour le cas où il aurait préféré prendre cette précaution avant de se prononcer, et je crois bien qu'à ce moment-là ce n'était pas pour me réserver le temps de lire la lettre de Louise, mais parce que le visage de Xavier Pollet s'était superposé à celui du logisticien et n'en décollait plus, et que la présence de l'archiviste en chef, si proche de moi en ces lieux, à cette heure maintenant familière, même sous l'espèce d'un hologramme, me mettait l'estomac sens dessus dessous.

# 4. Le Village Basque

Lorsque Clerc est sorti du Village Basque, j'ai eu l'impression d'y arriver à l'instant, à ceci près que j'étais déjà réchauffée, qu'au lieu de me déplacer de la porte au zinc c'est depuis la table que je suis venue m'accouder au comptoir et que j'ai ouvert le courrier de Louise, remis dans l'enveloppe ce qui était respectivement adressé à ses deux enfants, à papa et à Marthe (transformée comme à chacune des missions de Louise en bonne à tout faire, gouvernante et redoutable préceptrice de Jules et de Mathilde), lu sa lettre en diagonale, et entendu sa voix, à certains endroits la violence chagrine avec laquelle elle m'aurait depuis vingt-cinq ans donné des ordres ou adressé des suppliques – ce qui revenait presque toujours au même – Lil', je t'en prie !, ailleurs le ton plus comminatoire de son style télégraphique, Bulletin météo interdit, mais sans encore mesurer les conséquences de ses exigences – Tout par le menu sans oublier le moindre détail, Sois un peu là où tu es et à ce que tu fais pour une fois –, et moins encore celles de toutes ces questions qui allaient me forcer non pas seulement à retrousser mes manches et à me dégueulasser les bras jusqu'au coude dans la fosse des souvenirs, mais à y fourrer mon visage jusqu'aux oreilles, Louise me maintenant rudement la tête enfouie dans cette infâme popote, Écoute, écoute les murmures de la mémoire.

Il est plus que probable que sur le moment j'aie lu sans comprendre ses Est-ce que tu te souviens ? Rappelle-toi…,

sinon je n'aurais pu me diriger vers le comptoir comme d'habitude, avec cette unique différence que j'éprouvais autant de joie d'avoir reçu cette lettre de Louise que d'étonnement, car Louise était capable de rester des semaines sans donner de ses nouvelles ni demander des nôtres si quelque membre de la famille ne l'appelait pas. Et quand, enfin, il lui téléphonait ou passait chez elle ou au cabinet, c'était chaque fois pour s'entendre dire Mais quoi ? Quelles nouvelles ? Il n'y en a pas, tout simplement, ou avec encore plus d'impatience C'est que le petit chat n'est pas mort. Et il m'a même semblé que, depuis qu'elle partait chaque année en mission humanitaire, elle n'avait jamais confié à quiconque le moindre courrier, sinon à l'imperturbable Adèle de l'association HFH avant qu'elle dispose d'un téléphone satellite, et c'était alors le plus laconique qui fût, Tout va bien, pas de problème, qu'Adèle transmettait ainsi Tout-va-bien-pas-de-problème-oui-c'est-tout-ce-qu'elle-a-dit-rien-d'autre, et elle n'a guère été plus prolixe quand elle a pu appeler elle-même. Rarement.

Si j'avais vraiment lu, et seulement soupçonné à quoi les instances de ma sœur m'exposeraient, je n'aurais pas salué la Mantille en respectant le dégoût qu'éprouvait la vieille demoiselle pour tout contact direct, de chair à chair. Par distraction, troublée, je lui aurais serré la main, comme je le faisais avec le boucher voisin, avec Môssieur Raymond, avec le bookmaker Alfred qui venait de temps à autre, après de longues périodes de disparition, avec Malherbe quand il avait cours à neuf heures à Louis-le-Grand, avec Ugar et le garçon Voit Double, avec tous les habitués de cette tranche horaire. (C'est cette courtoisie qui donnait à notre petit déjeuner un caractère presque cérémoniel. Quelquefois nous en riions, notamment quand il y avait des témoins étrangers et que l'un de nous voyait soudain la scène par leurs yeux,

disait alors quelque chose comme Mes sincères condoléances ou J'ai bien connu votre mari, et déclenchait un fou rire général.)

Or, j'ai simplement effleuré le coude de la Mantille en lui souriant et en lui adressant un signe de tête, ce qui était notre manière désormais naturelle de la saluer. Elle était ainsi nommée parce qu'elle portait une authentique et antédiluvienne mantille en guise de foulard, tourbillonnée et jetée sur ses épaules. À une époque bien antérieure à ces derniers temps, elle avait commencé à venir une ou deux fois par quinzaine au Village Basque, puis régulièrement les jours de marché place Maubert, mais ça faisait alors deux ou trois ans qu'elle s'installait chaque matin au zinc avant d'aller faire les courses pour Madame et y sirotait son café puis s'avalait son marc, un coude sur le comptoir, sa tête joliment appuyée sur trois doigts, une longue cigarette au papier doré coincée entre l'index et le majeur, à laquelle elle portait rarement la bouche, et dont la fumée, quand on voyait la Mantille de profil, semblait une émanation fantastique de son chignon.

Que l'on s'imagine une vieille duègne de la cour d'Espagne directement descendue d'un tableau de Vélasquez, ayant noté les changements intervenus dans son environnement sans marquer d'étonnement majeur, ayant tiré la conclusion qu'elle n'avait qu'à adapter sa tenue à la nouvelle conjoncture, mais à peine, et, en particulier, sans délacer son corset et sans plus montrer de chair nue qu'il ne l'était permis du temps de Philippe IV d'Espagne, et l'on aura une idée de l'effet que produisait la Mantille, tout de noir vêtue, avec son visage taillé à coups de serpe, l'air vaguement mortifié qu'elle arborait en entrant le cédant à une expression de ravissement canaille dès que, avec des manières d'amazone, elle ramassait un pan de sa longue jupe, se hissait sur le tabouret haut et, une jambe repliée, l'autre raide, enfin, prenait sa pose au zinc, où, de mois en mois, du moins les jours de marché place Maubert, elle s'attardait davantage. (Quand

on lui en a fait la remarque, elle a rétorqué que si Madame s'en apercevait, elle arguerait qu'il y avait de plus en plus de monde au marché et que ce monde s'empatouillait encore dans les euros, et elle ajoutait à notre intention, sans bouger d'un iota, sans manifester la moindre velléité de se dépêcher un peu, que c'était son seul moment de liberté, que, pour elle, avec cette vieille toupie de Madame, il n'y avait pas de trente-cinq heures ni de RTT qui tiennent, et que ce serait bien la peine que son père ait fui la dictature de Franco avec elle, alors gamine, dans ses bagages, si elle-même, soixante ans plus tard, ne pouvait pas prendre la liberté de se jeter derrière la cravate un petit café allongé avant de se remettre sous le joug de la dictature de la vieille toupie.)

Mais il est vrai que, duègne, elle l'était, auprès de Madame. L'été, à l'heure où je quittais les Archives, elles étaient parfois encore dehors, de retour de l'île de la Cité ou de l'île Saint-Louis, la duègne poussant la vieille toupie dans son fauteuil roulant. Et, lorsqu'elles s'arrêtaient pour se parler, la Mantille lâchant les poignées du fauteuil et se penchant sur Madame qui renversait alors son visage vers sa gouvernante pour se faire entendre et entendre la réponse, quelque anodins que fussent alors sans doute les propos tenus, il me semblait qu'elles rapprochaient leurs figures l'une de l'autre – donnant l'illusion fugitive qu'elles allaient échanger un baiser – pour proférer des paroles de haine et que rien ne s'en perde. Cette haine qu'elles éprouvaient l'une pour l'autre, une haine réciproque, d'une certaine manière les mettait sur un pied d'égalité, c'était un sentiment vif, indéfectible, fidèle, sans lequel elles n'auraient pu rester ensemble si longtemps.

Ça fait maintenant presque cinquante ans que je me la cogne, disait la Mantille.

Elle était espagnole, aussi, et aristocrate, comme la duègne qu'avait Anne d'Autriche avant son mariage avec Louis XIII, elle était basque par sa mère, elle parlait basque avec Ugar, mais son français était un merveilleux mélange de français

littéraire, tel qu'il leur arrivait de le parler en famille, et de français populaire, car ils avaient finalement échoué là-haut, disait-elle, aux Halles, son père aristocrate au demeurant républicain, qui de sa vie n'avait jamais travaillé, ayant dû retrousser ses manches et commencer par faire le manutentionnaire d'un pavillon Baltard à l'autre, avant d'en crever, c'est du moins ce qu'elle racontait. Mais il importait peu que ce fût ou non la réalité, son langage donnait un accent de vérité à ses dires, et les expressions colorées qui fusaient de sa bouche toujours un peu pincée produisaient le même effet incongru qu'elle, tout entière, lorsqu'elle s'accoudait au zinc, sirotait son café en faisant un tapage de Chinois aspirant sa soupe, puis se buvait son marc cul sec en renversant la tête en arrière comme un soudard, et tirait sur sa clope, dans son habit désuet qui ne laissait nus que le visage à partir du menton, et seulement le bout des doigts, elle portait des mitaines en toute saison, en laine l'hiver, en dentelle noire, comme sa mantille, dès qu'il faisait plus doux.

La seule chose qui s'est produite ce matin-là, et qui rompait radicalement avec l'habitude, est que je me suis attardée avec la Mantille, avec l'impression d'être épuisée – essorée, comme le disait la vieille Espagnole distinguée au parler populaire –, et donc Voit Double s'est exclamé Ben, alors ? Et, l'heure, madame Lil' ? Vous êtes amoureuse, vous aussi ? Voit Double a ensuite parlé de sa fée, de lui-même *fol amoureux/Captif des cheveux d'une ravissante*, en faisant de la main le geste de revenir à la ligne au début des vers, et il a attendu que je lui fasse signe de la tête, ou d'une moue, que je ne voyais pas du tout de qui cette citation pouvait être. J'ai dit Non, je ne vois pas, après avoir fait mine de chercher. Il a annoncé : Omar Khayyam, puis demandé à la cantonade si quelqu'un connaissait ce poète – mais c'est surtout au professeur de français Malherbe qu'il s'adressait à

ce moment-là, il adorait le coller, et Malherbe se prêtait volontiers au jeu, c'est lui qui disait Alors là, zéro, j'ai zéro, avec un grand sourire.

(Tandis que les quelques fois où, de son vivant, il m'avait rejointe à cette heure, Romain avait fait la plupart du temps semblant de ne pas savoir de qui étaient les citations et qui était le poète dont Voit Double nous déclinait finalement l'identité, alors qu'il était aussi érudit que Voit Double en la matière et se désespérait de n'avoir pu me convertir à la lecture des poètes. Pour le faire enrager, je lui déclarais Tes poètes, ne m'en parle pas. Ils ne vont pas au bout des lignes ni jusqu'en bas des pages. Ils gâchent du papier.)

Mais, cette fois, je n'ai pas eu droit à la fiche technique, comme le disait Malherbe, sur Omar Khayyam. Voit Double a tapoté sur le cadran de sa montre, Tout de même, madame Lil', l'heure !, avec un air véritablement affolé, parce que c'était moi, les autres matins, qui pressais Geneviève quand elle se levait assez tôt pour nous rejoindre au Village Basque si la demie sonnait à Notre-Dame et qu'elle n'avait pas fini son café, ou était encore en grande discussion avec Ugar ou Malherbe, ses interlocuteurs de prédilection.

# 5. Les Archives

C'était au tour de Guillaume de faire le planton devant le poste de police. Lui aussi a tapoté sur sa montre en ouvrant des yeux ronds. Il m'a demandé Rien de grave ?, et j'ai répondu Non, non, parce que c'était la vérité. Il n'y avait que cette sensation de fatigue, qui n'était pas désagréable, une sorte de léthargie tropicale – ou du moins l'idée que je m'en faisais, cocotier, chaise longue, verre de jus de fruit glacé et paille coudée, au bord d'une mer limpide et vert émeraude. Je suis arrivée presque une demi-heure en retard.

Monsieur l'archiviste en chef Pollet était là qui m'attendait, ostensiblement, mais ce peigne-cul n'a rien osé me dire, il n'osait rien dire ouvertement à personne, il ne savait que poignarder dans le dos. Il avait fait un tour pendable à Geneviève peu de temps après son parachutage ici, pour voir s'il relevait ou non de ses prérogatives de la faire licencier et mesurer à cela l'étendue de son pouvoir. Et il n'en avait mesuré que les limites, car Candolle était intervenu. Candolle avait déchiré le rapport qu'avait rédigé Pollet et qui faisait état du mauvais comportement de Geneviève à son égard et détaillait les paroles irrespectueuses qu'elle avait prétendument prononcées – un rapport que Geneviève avait refusé de signer –, il l'avait fait en soupirant Quelle engeance, Dobel'iou, quelle engeance, ce Pollet. Dossier classé sans suite.

En passant ma blouse dans le vestiaire, j'ai entendu de nouveau ce soupir de Candolle, j'ai revu les gestes lents et

l'air de lassitude avec lesquels il avait déchiré puis mis en boule et jeté le fameux rapport au panier, je me suis souvenu aussi que j'avais oublié de raconter cette petite histoire à Louise. Mais elle attendra son retour, me suis-je dit, parce que, si je commence à lui écrire ce que j'ai oublié de lui raconter quand elle était là, ce qui s'est passé en son absence depuis son départ, ce qui se passe en ce moment même, et se passera jusqu'à l'heure de lui écrire, toutes ces choses à lui rapporter dans le moindre détail sans rien oublier selon ses desiderata devraient alors attendre leur tour et s'accumuleraient, et très probablement finiraient par se télescoper et par se confondre. Tu parles d'un embouteillage ! ai-je pensé, et je m'en suis même amusée, puis l'image de Candolle, et celle du carambolage des choses à écrire se sont évanouies, c'est dire si tout allait bien.

Quand je suis enfin entrée dans la salle de lecture qui venait d'ouvrir au public, après être passée au vestiaire, et m'être aspergé le visage d'eau froide pour me sortir de ma léthargie tropicale, Pollet a ouvert la bouche, mais décidément, non, rien, pas un mot, et il a eu beau me fusiller du regard, charger celui-ci de sévérité, de colère, de reproche, de hauteur, c'était toujours l'étonnement massif qui dominait quand il me considérait, toujours la même question qu'il se posait à mon sujet, Pourquoi diable n'a-t-elle pas voulu devenir archiviste en chef à la place du dernier archiviste en chef ?, car voilà bien ce qui dépassait son entendement.

Lorsqu'il était arrivé, moins de trois ans auparavant, grâce au système typiquement français du piston népotique, joliment appelé cooptation, comme nous l'avons vite compris, il avait décidé que j'étais incompétente (conformément à l'adage Si le sous-chef ne devient pas chef, c'est qu'il n'a pas les qualités requises pour être chef – et, de là, pas de qualités

du tout). Après une quinzaine de jours, parce que la conservatrice Monique et Candolle avaient répondu à presque toutes ses questions par un Demandez à Liliane qui infirmait ses soupçons sur ma compétence, et sans doute aussi parce qu'il avait appris que j'avais refusé le poste, il en a conclu que j'étais atteinte d'un certain dysfonctionnement psychique, mais la question est demeurée entière, quoique formulée d'une manière légèrement différente, De quelle exacte affection peut-elle souffrir pour n'avoir pas voulu, etc. ? Peut-être s'était-il renseigné, et personne n'avait pu lui donner de réponse, ou bien on lui avait répondu qu'un tel symptôme – d'indifférence promotionnelle – n'avait jamais été répertorié, mais il me regardait toujours comme une malade, siège d'une pathologie mystérieuse, il n'est jamais revenu sur ce diagnostic, me suis-je dit en allumant l'ordinateur, et, de son point de vue, finalement, il n'a pas tort.

C'est aussi ce que prétendait Candolle.

D'ailleurs, Candolle, en tant que directeur des Archives, mais qui n'avait rien du grand chef selon les critères de Pollet, inspirait à celui-ci le même étonnement, quoique cela ne l'empêchait pas de se comporter avec lui, comme avec la conservatrice Monique, avec cette servilité particulière, chargée d'espérance, presque mendigote, que les grimpeurs d'échelon tel Pollet réservent à leurs supérieurs hiérarchiques du moment, dont ils attendent qu'ils leur mettent le pied à l'étrier.

Car sur le visage de Pollet (comme sur celui de Clerc et, disons, au hasard, de Douste-Blazy), et alors même que c'est le plus souvent illisible, étaient également flagrants, d'un côté, cette opiniâtreté flasque et vaguement scélérate avec laquelle toute sa vie il tâcherait de satisfaire ses petites ambitions temporelles, de l'autre, le goût de servir, comme doivent être égaux chez de pareilles créatures le plaisir éprouvé à dominer et celui éprouvé à se soumettre.